

Le ver est dans l'opium

Yves Rousseau

Numéro 109, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (2002). Le ver est dans l'opium. *24 images*, (109), 41–64.

LE VER EST DANS L'OPIUM

PAR YVES ROUSSEAU

Ce matin-là, j'étais dans une chambre d'hôtel à Albany, capitale de l'État de New York. Je comptais louer une voiture et profiter de cette journée qui s'annonçait chaude et ensoleillée pour explorer les environs et, qui sait, pousser une pointe à Manhattan, à moins de deux heures de route, pour visiter cette ville qui m'électrise chaque fois que j'y mets les pieds, et saluer quelques amis, occupés à préparer l'ouverture de l'événement Québec-New York 2001. La veille, j'inaugurais une série de présentations de films

québécois dans la mouvance de cet événement. Au programme: *Pour la suite du monde*, de Pierre Perrault, dont le titre, à lui seul, est une invitation à une solide réflexion sur la conduite à tenir face à de telles circonstances.

Peu après neuf heures, le téléphone sonne. Martin Brouard, coprogrammateur de la manifestation d'Albany, avec qui je plaisantais la veille sur les douaniers américains, me somme illico d'allumer la télé, ajoutant pour tout commentaire que «c'est pas mal *trash*». Connaissant son sens de l'humour, je n'avais vraiment aucune idée de ce que j'allais découvrir en même temps que des centaines de millions de gens. Non pas l'impensable, mais l'incroyable, qui se produit en direct: des avions se jettent sur le World Trade Center. La mâchoire me décroche, comme dans

Road Runner, lorsque le coyote prend subitement conscience, mais avec incrédulité, de son funeste destin. Le commentateur de NBC s'exclame: «It looks like a movie!» puis se tait, tandis que la tour s'écroule. Un silence de 20 secondes à la télé est aussi du domaine de l'incroyable. Passé la stupeur, m'a immédiatement frappé le prodigieux sens de la mise en scène des concepteurs des attentats: la symbolique des cibles, mais aussi le décalage d'un petit quart d'heure entre les attaques des tours. Ce délai a permis à toutes les caméras disponibles à New York de se braquer sur le WTC pour capter en direct le second impact.

J'ai griffonné «Black September» dans mon carnet, du nom d'une organisation responsable de plusieurs des plus grands attentats terroristes des années 70. Stylo d'une main, télécommande de l'autre, je zappe et note frénétiquement, tout en essayant de téléphoner à mes proches pour leur faire savoir que je suis sain et sauf, et surtout pas à Manhattan.

Vers 10 h 30, le commentateur d'ABC multiplie les métaphores guerrières («This is war! The second Pearl Harbor!»), les fausses nouvelles s'ajoutent aux rumeurs les plus folles: des voitures piégées, un autre avion sur le Capitole, un autre à Camp David. En moins d'une heure, à peu près tout ce qui transite par le câble s'est fondu en une mégaémission à sujet unique. Deux modèles se distinguent immédiatement: les grands réseaux

(infos continues comprises) et les stations locales de la Grosse Pomme, qui travaillent quotidiennement dans la rue. Outre la disproportion des moyens, les stations locales ont néanmoins un atout: le son de la rue, davantage filtré par les gros réseaux. Ils n'allaient pas chômer, les gens de la télé, c'est du pain bénit pour les médias cette histoire, même s'ils y ont perdu des millions de dollars en revenus publicitaires. Les annonceurs n'ont pas dû trop insister non plus. Si vous étiez directeur d'une banque ou propriétaire d'une marque de savon, aimeriez-vous voir votre produit annoncé entre deux plans du WTC qui s'écroule?

À midi, les premières images des réactions à l'étranger montrent des Palestiniens qui font la fête. Il n'y a pas la petite incrustation LIVE, le fait est douteux, mais possible. Il y a là-bas un décalage bien plus grand qu'en Occident entre les intérêts des gouvernements arabes et leurs peuples. Et les Palestiniens pourraient bien être un peuple-kamikaze, désigné par les autres et conditionné à toujours recevoir la raclée? Tant que les Palestiniens n'auront pas leur État, les Arabes disposeront d'un prétexte en or pour détester les Israéliens et leurs protecteurs. Ces derniers devraient comprendre qu'il y aurait avantage à rendre les territoires occupés. Mais après le 11 septembre, il est peut-être trop tard. Déjà les cours de l'or et du pétrole grimpent.

Les images montrent un spectacle hallucinant: des millions

(Suite à la page 64)



À chaque heure

le récit se coule dans un moule de plus en plus narratif. Du chaos émerge une structure: l'impact du second avion sur la tour sud est montré de plusieurs points de vue en continuité. Comme dans un film. Habiller une réalité insoutenable des oripeaux de la fiction pour la rendre plus «digestible».

(Suite de la page 41)

de feuilles de papier qui volent dans Manhattan. Les archives de dizaines d'études d'avocats, de compagnies d'assurances partent au vent, comme les vies fauchées, comme les tours abattues. Tout le monde est littéralement soufflé, même ceux qui sont indemnes, du moins physiquement.

Passé la stupeur, la télé s'occupe de sa mission: montrer pour ensuite démontrer; et nous préparer à la guerre, comme les journaux de William Randolph Hearst (qui inspira le personnage de *Citizen Kane*) l'ont fait il y a cent ans. Tard dans la nuit du 11 au 12 je suis rentré chez moi. Sur mon répondeur, une chercheuse de RDI qui me demande de la rappeler à n'importe quelle heure pour avoir mon petit témoignage. Ils n'ont pas lu le dernier 24 images, ces gens-là. Je la contacte pour lui dire non. Ils cherchent du *human interest* et je n'ai rien à dire là-dessus. Le lendemain, j'accepterai par contre les propositions de TQS et de Télé-Québec (les deux extrêmes de la télé québécoise) parce que l'angle est fécond: Hollywood et le terrorisme.

Le jour n'est pas levé que les images commencent à s'organiser. À chaque heure le récit se coule dans un moule de plus en plus narratif. Du chaos émerge une structure: l'impact du second avion sur la tour sud est montré de plusieurs points de vue en continuité. Comme dans un film. Habiller une réalité insoutenable des oripeaux de la fiction pour la rendre plus «digestible». Ce sera une des tâches primordiales de la télé. Le lendemain, ce seront les plans de désespérés qui sautent des tours suivis de plans de réactions de gens au sol qui regardent vers le haut. De même, les officiels

se sont partagé le casting: G.W. Bush en père vengeur avec ses expressions à la John Wayne et son costume de chasseur; et Giuliani en maire-poule. Du côté canadien, une conférence de presse de John Manley m'a fait entrevoir le vide absolu.

Le mercredi 12, vers 17 h, première pub en 36 heures sur RDI: Placements Québec me parle de sécurité. Voilà qui rassure! Question sécurité, le système de filtrage des aéroports semble une véritable passoire, bon reportage sur TV5. On y apprend que dans la foulée de la déréglementation du transport aérien, la fouille des vols intérieurs est confiée au secteur privé. Et que veulent les actionnaires? Des profits. Mais la sécurité coûte cher et prend du temps. Ça ralentit le trafic, alors on arrondit les coins. Je ne crois pas que cela soit une insulte à la mémoire des victimes de se demander si le bon vieux système capitaliste ne contient pas en lui tous les ingrédients de la catastrophe. Il semble presque qu'on avait identifié le suspect numéro un avant les attentats: Oussama ben Laden, un type dont les USA veulent la peau depuis plus de cinq ans. On se demande bien pourquoi ils ne l'ont pas coincé jusqu'ici et surtout, croit-on vraiment qu'on aura un monde meilleur en butant ben Laden? Et les talibans, seront-ils meilleurs morts que vivants? Ce sont des gens aussi visionnaires que les Khmers rouges, des producteurs d'opium, des gens très religieux aussi, comme les Américains. Tout le monde se réclame de Dieu dans cette histoire. À sa place, je ne serais pas fier.

Je zappe entre la télé locale, CNN et TV5. Il y a trois questions à se poser: Qui? Comment?

La force de la télé américaine

a aussi été de combler un des trous scénaristiques de cette histoire: que faisait Bruce Willis? En d'autres mots, trouver des héros: les pompiers (admirables) et les passagers du vol 93 qui, prenant conscience de l'objectif des pirates de l'air, montent à l'assaut, sans oublier les messages téléphoniques de gens coincés dans les tours.

Pourquoi? Les Européens sont très forts en analyse, CNN ramène tout aux deux premières questions et la télé locale oscille entre les deux. Entre Jean-Luc «c'est scandaleux!» Mongrain, Jean «on aura tout vu!» Lapiere et Stéphane «faites simple» Bureau, les moyens de la SRC ont permis à Bureau de se démarquer. Mais il faudrait lui expliquer que ce n'est pas de faire simple qu'il faut demander à ses invités, mais d'être concrets.

La force de la télé américaine a aussi été de combler un des trous scénaristiques de cette histoire: que faisait Bruce Willis? En d'autres mots, trouver des héros: les pompiers (admirables) et les passagers du vol 93 qui, prenant conscience de l'objectif des pirates de l'air, montent à l'assaut, sans oublier les messages téléphoniques de gens coincés dans les tours. Beaucoup de dignité et d'émotion. Dès le troisième jour, la télé allait tomber dans le grutage de plaies avec des témoignages rarement pertinents mais qui occupaient beaucoup de temps d'antenne. Car le ronron s'installe vite et les nouvelles sensationnelles sont rares, surtout

après un tel événement. La routine s'est donc établie: les officiels (gouvernement, armée, police); les experts (en studio et à l'international); les journalistes (sur place, en studio et dans le monde); les secouristes (peu loquaces); les témoins directs (choqués ou euphoriques d'avoir survécu); les victimes directes (rares); la population (tribunes téléphoniques et rassemblements spontanés). Pour les questions complexes, passé le choc des images et l'émotion des cérémonies, si on veut vraiment comprendre, vaut mieux lire que regarder la télé.

Puis est venu le temps de la solidarité et des téléthons. Il y a eu bien entendu, trop de morts, mais ensuite trop de secouristes, de médecins, de nourriture et de couvertures. J'ai quand même bien aimé le téléthon des Américains, Céline, sobre pour une fois, qu'on ne peut pas accuser de manquer de sincérité quand elle pousse son *God Bless America*

et Neil Young qui chante *Imagine* de Lennon, une des 200 chansons qui auraient été interdites par le plus gros réseau de stations FM aux États-Unis à la suite des attentats. Il faudrait aussi mettre le FBI aux trousses de ce petit cadre zélé qui aurait dressé une liste de chansons à mettre à l'index. Car c'est là que les terroristes gagnent: dans la restriction des libertés individuelles et dans la progression de l'obsession de la sécurité, qui nous font accepter avec le sourire un contrôle encore plus serré de l'État sur nos vies. Les seuls gagnants de cette histoire sont les budgets militaires, les policiers, douaniers, agents secrets et autres porteurs de flingues. ■